AQVITANIA

TOME 17

Revue interrégionale d'archéologie

Aquitaine Limousin Midi-Pyrénées Poitou-Charentes

Revue publiée par la Fédération Aquitania avec le concours financier du Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie, du Centre National de la Recherche Scientifique, de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III

Sommaire

DOSSIER "ROUTES D'AQUITAINE"	181
JP. Bost,	
Introduction	
I - LA DIAGONALE D'AQUITAINE	
B. Barrière et JM. Desbordes,	
Un itinéraire de solitude : la "Diagonale d'Aquitaine" entre Saint-Pardoux	
et La Tour-Blanche (Dordogne)	185
II - LA ROUTE ANTIQUE DU LITTORAL ATLANTIQUE	
B. Maurin, B. Dubos et R. Lalanne,	
Historique des recherches	207
B. Maurin, B. Dubos et R. Lalanne,	
Les longs-ponts de <i>Losa</i>	211
F. Thierry,	
La station routière de Segosa	217
S. Barrau et J. Bourden,	
La voie romaine de Saint-Julien à Castets	225

III - LA VOIE AIRE-LESCAR

F. Didierjean,
Le chemin de sainte Quitterie
Notes
F. Marco-Simón et I. Velázquez,
· ·
Una nueva <i>defixio</i> aparecida en Dax (Landes)
J. Santrot,
Quatre autels votifs gallo-romains de la vallée de Luchon
au musée Dobrée - Nantes (Loire-Atlantique)275
W. Migeon,
Un fragment du rempart romain de Bordeaux
Annexe 1
A. Zieglé,
Le bloc sculpté 5009 découvert place Pey-Berland
Annexe 2
L. Maurin,
L'épitaphe de Iulius Quintus

DOSSIER

Routes d'Aquitaine

II — La route antique du littoral atlantique

RÉSUMÉ

Les recherches menées au cours des trois dernières décennies ont permis de retrouver et de situer avec une grande précision une portion du tracé de la voie romaine littorale qui unissaient les peuples du Bordelais et du Médoc à ceux des pays de l'Adour. Les prospections systématiques sur le terrain effectuées par plusieurs équipes mais aussi les fouilles archéologiques autorisent maintenant à localiser avec précision le tracé de cette voie, du moins dans sa portion comprise entre l'estuaire de la Leyre à la pointe sud-est du Bassin d'Arcachon jusqu'à Castets dans les Landes. Ces investigations ont permis également de définir la structure de cet axe routier mais aussi d'en situer précisément deux étapes dont on ne connaissait jusque là que le nom à travers l'Itinéraire d'Antonin.

ABSTRACT

The research engaged for the last three decades gave the opportunity to find and locate accurately a portion of the layout of the littoral roman road which linked the people of the Bordeaux and Medoc with those of the Adour Country. The systematic survey carried out by several teams, as well as the excavations, entitle now to situate precisely the layout of this road, at least for the portion between the Leyre estuary at the southeastern end of the Arcachon Bassin and Castets (Landes). These prospecting led also not only define the structure of this major route but also to locate exactly the stopping places of the road, so far only known through the *Itinerarium Antonini Augusti*.

François Thierry 61 rue Saint-François

33000 Bordeaux

La station routière de Segosa

Depuis une quinzaine d'années, des équipes de chercheurs 1 ont consacré leurs efforts à retrouver la voie romaine littorale qui va de Bordeaux à Dax.

Le tracé ne laissant aucun doute sur le passage de la voie par Saint-Paul-le-Vieux, à proximité du lieu dit Le Tuc de l'Église, un premier sondage fut effectué en 1978 à l'occasion de travaux sylvicoles, qui confirma l'antiquité du site (tessons de céramique sigillée et sesterce de Caracalla). L'année suivante vit la découverte de fondations en dur, toujours dans le même périmètre, qu'une fouille de sauvetage en 1981 allait dégager en partie 2. Le mobilier recueilli confirme une datation comprise entre le Ier et le IIIe siècle de notre ère. L'exploration des lieux, reprise en 1989-1990, a mis à découvert un nouvel ensemble de bâtiments à environ 50 m à l'ouest

Les structures en place font apparaître pour l'instant deux ensembles de ruines situées au milieu de la parcelle cadastrale 544 a (fig. 2).

La plus à l'est, repérée par sondages, s'articule autour d'un long mur de 25 m de long, de direction nord-sud. Les angles sud-est et sudouest de l'édifice, large d'une dizaine de mètres, ont seuls été retrouvés ; la façade nord a disparu ou n'a jamais été construite. C'est pourquoi on a pensé à un mur d'enclos ou à une dépendance plutôt qu'à une habitation. Le mode de construction a été révélé au cours de la fouille par une très intéressante trouvaille : la partie méridionale du grand mur présente en surface une série de trous de poteaux dont deux sont encore très visibles et qui donnent une idée assez précise de la technique de construction et des matériaux employés à l'époque. On commençait par des fondations en dur, d'environ 0,60 m de profondeur moyenne, qui pouvaient légèrement dépasser la surface du sol. Sur cette assise, on plaçait des poteaux porteurs qui soutenaient des cloisons en bois enduites de terre battue. La

du précédent et montre que le site se prolongeait vers le sud en direction de la voie (fig. 1).

^{1.} Recherches menées conjointement par le CRESS de Sanguinet et l'équipe de Mimizan animée par J. Bourden et S. Barreau que nous remercions pour leur très utile collaboration. Nous remercions également le Groupement Forestier de la Compagnie des Landes sans qui les fouilles n'auraient pas été possibles.

^{2.} Fouilles dirigées par la regrettée B. Watier et dont nous publions ici les résultats.

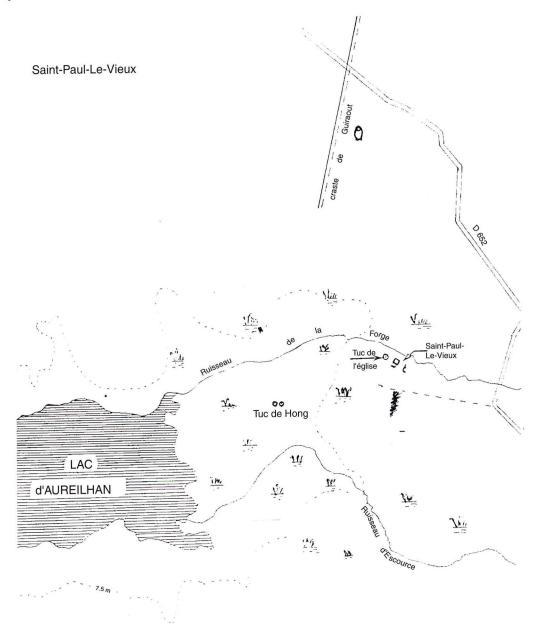




Fig. 1 : Saint-Paul-le-Vieux (1/25000) (cartographie F. Thierry).

Cadastre - section A feuille 2

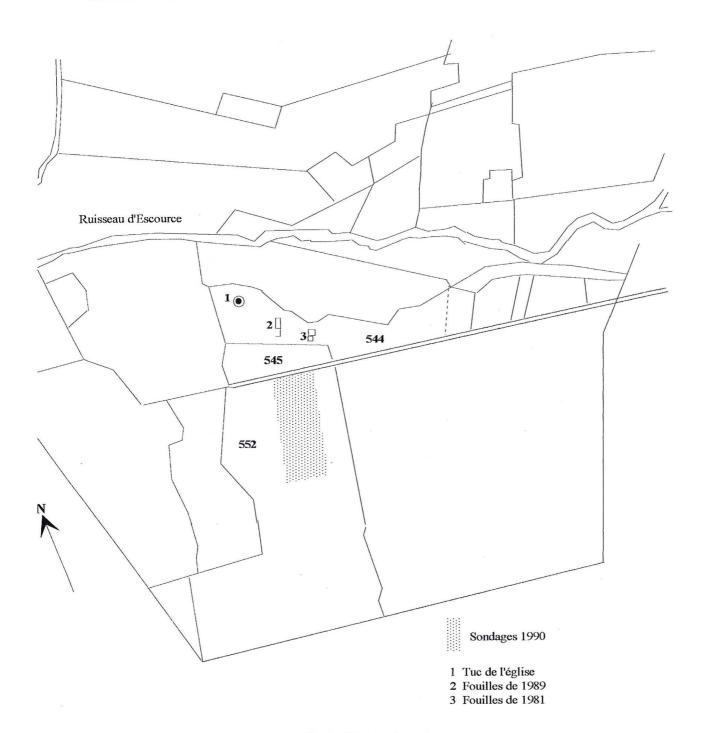


Fig. 2 : Relevé cadastral (dessin R. Lalanne).

220 Aquitania, XVII, 2000 F. Thierry

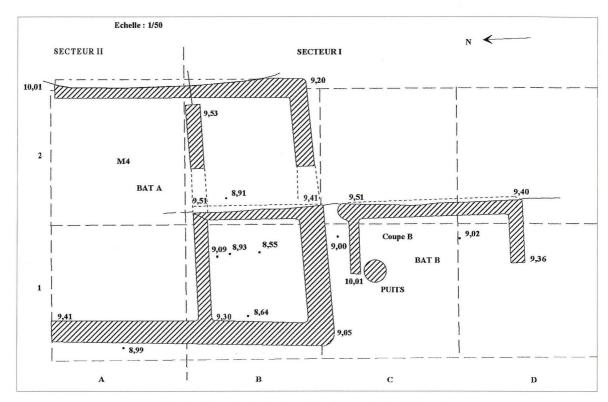


Fig. 3 : Plan des fondations (relevé et dessin R. Lalanne).

maison landaise traditionnelle n'est pas bâtie autrement (fig. 3 et 4).

Le second ensemble, dégagé en 1989, comporte deux constructions moins contemporaines l'une de l'autre, alignées du sud au nord sur environ 19 m, la largeur ne dépassant pas 8 m. L'édifice nord, le plus important par sa surface et la taille de ses substructions, s'inscrit dans un grand rectangle de 13 m sur 8. Sa façade septentrionale reste ouverte sur le marais voisin, comme nous venons également de le constater pour l'ensemble précédent. Pourtant, un petit mur de refend est-ouest a été retrouvé à deux mètres environ en retrait par rapport à l'extrémité nord-est du bâtiment. Ce mur ne ferme pas totalement la face nord de l'édifice; il s'interrompt un peu avant d'avoir atteint la moitié de la largeur, mais l'éboulis qui le prolonge en est peut-être la continuation. Toute cette zone est d'ailleurs ennoyée par une épaisse couche sabloargileuse, matériau rapporté qui a pu servir à fabriquer du torchis.

Le même bâtiment renferme, dans sa partie sud, sur un tiers de sa surface, une petite pièce de 6,50 m de long sur 4 m de large, aux fondations moins solides et plus étroites édifiée postérieurement. Elle conserve, à l'angle nordest, les traces d'un petit foyer de 0,20 m de rayon; son sol est constitué d'un lit de brique pilée mêlée à du sable brun foncé. C'est d'ailleurs l'unique sol en place que nous ayons trouvé sur la fouille.

La deuxième construction (bâtiment R), qui recouvre le tiers sud-est de la surface bâtie, est séparé du précédent par un étroit couloir de 0,60 m. La structure des fondations rappelle celle de la petits salle au foyer décrite précédemment au sud-ouest du grand bâtiment. C'est pourquoi nous les croyons toutes deux contemporaines, d'autant que leur niveau stratigraphique est le même, à 0,20 m en moyenne au-dessus des murs du bâtiment A.

Le mur occidental du bâtiment B n'apparaît pas sur le terrain. L'angle sud-ouest n'est plus qu'un amas de moellons grossiers, vestige de fondation bouleversée par arrachage répété de La station routière de Segosa Aquitania, XVII, 2000 221



Fig. 4 : Vue générale de la fouille (cl. F. T.).

souches, l'angle nord-ouest et la moitié du mur nord ont également disparu. Ce hiatus résulte-t-il d'une destruction récente ou de récupération lente des pierres de construction au cours des siècles? Les deux phénomènes ont dû se produire. On a en effet découvert, à l'intérieur de l'édifice, et à l'endroit même où le mur nord disparaît, un puits de 0,67 m de diamètre et de 3 m de profondeur.

Le mobilier archéologique retrouvé, essentiellement deux cruches vernissées vertes, date ce puits du milieu du XIX^e siècle. Il est donc certain que le site a été occupé au siècle dernier, avec peut-être un habitat temporaire implanté à proximité mais que nous n'avons pas encore découvert.

La stratigraphie relevée dans les deux bâtiments A et B est relativement simple : trois à quatre horizons pratiquement ininterrompus aux très légères ondulations. La couche superficielle contient des éléments datables des époques modernes (fragments d'assiettes provenant de Toulouse) et médiévales (poterie commune à glaçures). Les couches galloromaines viennent immédiatement en-dessous. La plus ancienne se situe au même niveau que les fondations du bâtiment A et placerait la première implantation au milieu du premier siècle. La période la plus active est centrée autour du deuxième siècle qui a fourni le plus grand nombre de céramiques et vu l'agrandissement des constructions.

Si la présence de structures en dur confirme l'existence d'un habitat permanent, l'étude du mobilier nous renseigne également sur les activités et le mode de vie des hommes et, par là même, sur la finalité de leur présence. Le dégagement des vestiges a bien mis en lumière le caractère fruste de ces bâtisses en bois et en torchis apparemment sans confort : pas de sol couvert, pas de système de chauffage, juste les traces d'un foyer plutôt rustique. La disposition sur le site et l'orientation des bâtiments montrent pour l'instant un habitat dispersé, comme aujourd'hui l'airial. Les deux ensembles jusqu'ici dégagés, de direction nord-sud, constituent les premiers éléments d'une petite agglomération qui s'agrandit vers l'ouest, sous le Tuc de l'Église. Il semble également que la limite nord du hameau coïncide avec l'actuel marais aujourd'hui tout proche, mais qui n'existait pas dans l'Antiquité. A sa place coulait un ruisseau dont on perçoit encore le tracé.

En 1990, une série de sondages a tenté de cerner le site à partir des éléments déjà connus. Les résultats ont mis en évidence une bande de terrain contenant des traces d'occupation vers le sud sur une distance de deux cents mètres de long et de soixante-quinze mètres de large. Il nous manque encore des données pour affirmer avoir complètement circonscrit la zone habitée, mais l'intérêt de cette dernière découverte réside plutôt dans les perspectives qu'elle ouvre. En effet, reportée sur la carte, cette bande de terrain est placée pratiquement sur le même axe que le tronçon de voie romaine attesté par la photographie aérienne, et qui commence 2,5 km plus au sud. On peut, par extrapolation, imaginer la voie se transformant en rue à l'orée du village.

Le matériel trouvé sur place, presque exclusivement composé de céramique, peut être classé en deux catégories : la vaisselle utilisée pour la cuisson ou la conservation des aliments et la vaisselle de table. Celle-ci a retenu notre attention par les indications qu'elle donne sur la vie des habitants. On a en effet retiré, sur une surface somme toute assez limitée - environ 150 m² –, des restes de cruches et de gobelets en quantité anormale pour une simple maison, même si l'on songe que l'occupation s'est prolongée sur trois siècles. C'est pourquoi nous avons pensé à un établissement commercial, probablement un débit de boissons. Une taverne construite à proximité d'une voie n'est pas un phénomène exceptionnel en soi si ce n'est que, dans les temps antiques et dans notre région, cela implique presque obligatoirement la présence d'une station routière qui fait l'intérêt de toute cette recherche.

Dès le début, les différents chercheurs ont eu l'intuition qu'on avait retrouvé l'antique *Segosa* inscrite sur *l'Itinéraire d'Antonin*. La description de la voie Pampelune – Bordeaux mentionne comme ultimes stations avant la capitale de l'Aquitaine, *Segosa, Losa, Boios*. Les deux dernières ont été reconnues et en partie fouillées ³. La distance entre *Segosa et Losa* sur l'*Itinéraire* est de douze lieues, ce qui fait 26,7 km et celle qui

sépare en réalité – et à vol d'oiseau – notre site de la pointe orientale du lac de Sanguinet, où les vestiges ont été découverts, est de 29 km. La différence est assez minime pour que l'on envisage sérieusement l'hypothèse faisant de Saint-Paul-le-Vieux – c'est ainsi qu'on appelle ce site dans le pays – la station de *Segosa* ⁴.

Il est vrai que la voie romaine n'est plus perçue avant et après l'agglomération antique, en dehors des traces (de rues?) relevées en 1990 au sud de la zone bâtie. Le problème se pose pour la partie nord. En effet, la chaussée repérée sur la photographie aérienne au nord du lac d'Aureilhan présente un décalage de 750 m par rapport au point de départ de la voie au sud. Nous n'avons pas encore résolu cette question, compte tenu du terrain marécageux à l'est du lac et recouvert par les sédiments des deux ruisseaux d'Escource et des Forges. Les conditions géologiques expliquent également l'interruption de la voie sur son parcours entre la Craste du Giraout et le lieu-dit Boyau. Cette lacune est importante et très difficile à combler dans la mesure où nous avons affaire à une région mouvante qui a changé sans cesse de modelé depuis l'Antiquité.

Si nous ne doutons plus de l'ancienneté de l'agglomération, si nous croyons avoir retrouvé l'antique *Segosa* de l'*Itinéraire*, nous ne savons pas à quel type de relais elle appartenait. Les relais implantés le long des routes servaient d'abord à changer d'attelage ou de monture. C'était le rôle essentiel des *mutationes*, simples haltes utilisées par l'armée ou le courrier impérial le *cursus publicus*. *Les mansiones* étaient plus importantes et offraient au voyageur, outre la possibilité de changer de monture, le gîte et le couvert, parfois même – mais ce n'est pas le cas pour l'instant ici – l'agrément des thermes ⁵.

Boios est situé à Lamothe, prés du Teich sur le bassin d'Arcachon et Losa à Sanguinet. Pour Boios, voir Peyneau 1926, et pour Losa, les nombreuses publications du CRESS, sous la direction de B. Maurin.

^{4.} On a longtemps avancé que Mimizan avait succédé à Segosa. La querelle avec Saint-Paul n'est pas encore tout à fait éteinte, mais l'absence de trouvailles à Mimizan et la distance par rapport à Losa (34 km), exclut définitivement le couple Mimizan -Segosa.

C'est ce qu'on aurait trouvé au relais d'Augst - Kurzenbettli, en Suisse (cité par Chevallier 1988, 64).

Ces gîtes-étapes possédaient donc des écuries pouvant contenir jusqu'à quarante chevaux dans les mansiones les plus grandes et vingt dans les mutationes. Nous n'avons malheureusement découvert aucun indice à Saint-Paul qui pourrait confirmer cette spécificité inhérente à ce type d'établissement. Il ne faut pas perdre de vue que les objets de métal - pièces de harnachement par exemple - se conservent très mal en milieu acide, comme l'est la terre landaise et surtout se dire que le très petit nombre de bâtiments fouillés jusqu'à ce jour ne permet pas de conclure à l'inexistence d'écuries ⁶. Par contre, la présence éventuelle d'une taverne ou d'une auberge comme cela semble se préciser est un facteur positif en faveur de l'implantation d'un relais.

L'appréciation des distances entre les étapes est un autre moyen d'identification, surtout lorsqu'on connaît la liste des localités donnée par les cartes ou les itinéraires antiques La distance entre deux relais variait selon la configuration du terrain la présence d'une agglomération indigène ou d'un passage difficile 7. L'intervalle entre deux relais était en moyenne, pour les mutationes, compris entre 10 et 20 km. Végèce qui écrit au IVe siècle de notre ère, rapporte d'autre part que la distance moyenne entre deux mansiones équivalait à une journée de marche légionnaire, soit 30 à 36 km. Segosa, nous l'avons vu, est à 29 km de Losa, ce qui ferait de notre relais une mansio. Cependant nous ne pouvons affirmer qu'il s'agisse effectivement d'une mansio quand on sait que, le trafic augmentant avec les siècles, les deux entités mansio - mutatio se sont confondues, si bien que le code théodosien ne distingue plus leur différence. Les textes emploient également le mot statio - à l'origine : poste de sentinelle - qui est devenu le terme général pour toute halte du réseau routier.

Ce serait donc à l'archéologie de déterminer dans quelle catégorie devrait se trouver *Segosa*, étant donné le silence des sources écrites. Mais l'archéologie est encore trop imprécise pour permettre, à travers les vestiges découverts – et Saint-Paul n'échappe pas à la règle – la détermination des bâtiments en place ⁸. Par contre, la situation géographique des ruines, la proximité de la voie Bordeaux-Dax et surtout la distance par rapport à *Losa* feraient plutôt pencher la balance pour une *mansio*, au moins à partir du II^e siècle.

Le problème de la durée du site n'est d'ailleurs pas encore tout à fait résolu si l'on s'en tient aux indices chronologiques fournis par les fouilles, qui ne dépassent pas le IIIe siècle. Pourtant, on sait que la voie a continué d'être utilisée aux siècles suivants, au moins jusqu'à la création du réseau moderne. D'autre part, les couches superficielles de la fouille renfermaient un grand nombre de débris caractéristiques allant du XIIe au XVIIe siècle.

Même s'il ne s'agit que de cabanes légères, la pérennité de l'habitat, au moins jusqu'en 1678 qui a vu l'abandon officiel de l'Église paroissiale, n'est pas le moindre intérêt du site. Cela prouve une fois de plus que les créations romaines ont la vie dure. Mais y a-t-il eu véritablement création romaine ? La mise en place de relais, implantés régulièrement le long des voies est un principe permanent de l'administration romaine qui ne pouvait organiser un tel empire sans en équiper les infrastructures. Le problème est de savoir si les conditions de ces implantations n'ont pas été facilitées par des créations déjà en place au moment de la conquête. L'archéologie et la toponymie peuvent apporter des éléments de réponse. Il est presque certain que la voie littorale existait à l'époque protohistorique.

L'exploration récente des fonds du lac de Sanguinet ⁹ a prouvé que la vallée de la Gourgue était habitée depuis l'âge du bronze, les gens reculant vers l'est au fur et à mesure de la montée des eaux, la station gallo-romaine – la plus récente – se développant sur la voie elle-même. A

^{6.} Peu de stations routières ont été fouillées en Gaule, mais l'archéologie signale parfois la présence d'écuries dans ce type d'établissement. Un des mieux connus est, à notre avis, le relais de Chameleux, en Gaule Belgique – aujourd'hui dans le Duché du Luxembourg –, sur la route de Trèves à Reims et qui comprenait tout ce qu'on peut attendre d'un relais auberge, écuries, habitations, magasins, forges.

Ce pourrait être le cas d'Imus Pyrenaeus dans le pays Basque, relais obligatoire avant la montée des cols.

^{8.} Thézée (Loir-et-Cher) sur la voie Bourge-Tours, serait plutôt qu'une villa, une station que les fouilles n'ont pourtant pas déterminée explicitement.

^{9.} Rapports annuels du CRESS.

Segosa, nous n'avons trouvé aucune trace antérieure au I^{er} siècle de notre ère, mais l'extension du lac d'Aureilhan, qui a recouvert les niveaux anciens de ses sédiments jusqu'au pied du Tuc de l'Église empêche de savoir si un établissement semblable à celui de Sanguinet existait déjà. Une seule trouvaille d'importance jusqu'à maintenant prouve que l'endroit a été fréquenté antérieurement : une sépulture du premier Age du Fer a été découverte à environ 900 m au sud-est de Saint-Paul-Le-Vieux. La toponymie ¹⁰ est plus explicite. Segosa ne peut dissimuler ses racines celtiques, que l'on retrouve dans la composition de nombreux noms de lieux hispaniques – Segovia – ou gaulois – Segodunum.

On a donc un faisceau d'indices qui peuvent confirmer que Segosa est antérieure à la présence romaine. Cela correspond d'ailleurs à un principe de gouvernement romain, que l'on peut vérifier dans d'autres domaines, qui privilégiait autant que possible la souplesse d'adaptation plutôt que le bouleversement. Après Losa une deuxième station sur la voie littorale landaise est en cours d'exploration. On commence, depuis années, s'intéresser à agglomérations secondaires encore mal connues, souvent difficiles à repérer malgré renseignements que peuvent apporter documents antiques qui ne facilitent pas toujours la concordance sur le terrain. La mise au jour de vestiges comme ceux de Losa ou de Segosa témoigne de l'importance qu'il faut accorder à ce genre d'établissement qui participaient plus qu'on ne croit à la transformation des pays gaulois en province romaine.

^{10.} Voir à ce sujet Bost & Boyrie-Fénié 1988, 17.